

MEMOIRES DE MAITRISE

I - UNE FAMILLE LYONNAISE : LES PAVIE DE ROVEDIS

par Mademoiselle Danielle VALLOUY

Mémoire de maîtrise soutenu le 1.10.1969.
Membres du Jury : M. FEDOU - M. GUTTON -

En 1417, des lettres de Charles VII naturalisaient Simon de Pavie, faisant entrer dans l'histoire de France une famille dont les origines italiennes toutes fraîches ne sont pas douteuses, même si elle ne se rattache pas aux Beccaria de Pavie, illustres victimes des Visconti. L'implantation de Simon à Lyon, attestée dès 1433, nous vaut sur lui et sur sa postérité immédiate une importante documentation lyonnaise -registres fiscaux, délibérations consulaires, testaments, transactions diverses- qui, jointe à quelques manuscrits de la Bibliothèque Nationale, permet de dégager les traits essentiels de cette longue et originale lignée.

La première partie du mémoire la replace brièvement dans le milieu où elle allait s'affirmer : le Lyon de ces années tournantes qui, de 1435 à 1475 environ, transformèrent la ville médiévale, meurtrie par la guerre et les crises connexes, en une place commerciale de rang européen, largement ouverte aux influences d'outre-monts ; une cité dont le corps médical, déjà peu fourni -six "fusiciens" en 1446-, alors que les foires, source de prospérité, étaient aussi des foyers d'épidémies, se trouvait encore restreint par l'attraction exercée sur les meilleurs de ses membres par le service des princes.

Tel fut le cas de Simon de Pavie, (alias de Rovedis, du nom de sa mère), "excellent docteur en médecine à Lion, le plus renommé du royaume pour son temps", comme le qualifiait à la fin du siècle le fameux médecin astrologue Simon de Pharès. C'est auprès des ducs de Bourbon qu'il commença une carrière où la pratique médicale se combine curieusement avec un rôle politique, quand elle ne s'efface pas devant lui. Conseiller et diplomate attitré des ducs Charles Ier et Jean II, il sut, en temps opportun, gagner les bonnes grâces de Louis XI, puis passer au service d'un roi qui appréciait en lui, autant que le médecin, l'Italien intrigant du Quattrocento.

De ses maîtres successifs, Simon reçut force pensions et domaines. Sa fortune était déjà considérable au Vaillant de 1446 (près de 2500 livres tournois de biens roturiers). En 1476, son testament dénote l'opulence.

Seigneur de Corcelles en Dombes et de la Salle de Quincieu (près d'Anse), il possédait à Lyon une dizaine d'immeubles, et de nombreuses rentes constituées. Pour l'"entrée" du roi dans la ville, il avança au Consulat la même somme que les Médicis -400 écus d'or- !

Richesse, goût de l'intrigue : comment ce "patricien" d'outre-monts n'eût-il pas été aussi un mécène -le premier de l'histoire de Lyon ? L'église Saint-Bonaventure, achevée "à ces deniers contens", porte encore sur sa façade la longue inscription commémorant ses largesses et affichant sa piété.

oOo

"Maistre Simon" savait d'expérience l'utilité du service des grands. Aussi avait-il délibérément poussé ses fils vers les études juridiques et les offices. Le renom du père, d'habiles et fructueux mariages firent le reste. Mais l'aîné, Pierre, élu en Lyonnais, allié à une riche famille de changeurs et épiciers, les Dodieu, mourut sans postérité dès 1482. Son frère Guichard, docteur en l'un et l'autre droits, fut moine et infirmier de l'abbaye d'Ainay. Seul, son autre frère, Jean perpétua la lignée, mais en la transplantant en Languedoc : conseiller au Parlement de Toulouse, il s'unit à une Ysalguier. Cela ne l'empêcha pas d'avoir maille à partir avec cette illustre famille noble désargentée à propos de la baronnie de Fourquevaux en Lauragais, qu'elle ne lui céda qu'au prix fort. Il conserva toutefois des rapports avec la région lyonnaise, en raison des seigneuries qu'il avait héritées de Simon et surtout de l'imbroglio résultant de la succession de Pierre : l'héritier universel de celui-ci -le fils d'une de ses soeurs- ayant disparu sans laisser de traces, Jean et Guichard guettèrent l'héritage et parvinrent, non sans mal, à s'en saisir.

Au XVI^e siècle, les liens avec Lyon se distendirent, puis se coupèrent, en même temps que la descendance languedocienne de Jean troquait la toge pour les armes. Le grand homme, en fut son petit-fils Raimond, baron de Fourquevaux, qui guerroya en Italie puis contre les Huguenots. Gouverneur de Narbonne, il adressa au roi, en 1574, un mémoire précis et détaillé qui est un document de premier ordre sur la situation et la "sociologie" religieuses du Languedoc. Après lui, la famille se divisa entre l'Eglise et la Cour. Sa noblesse fut consacrée par les lettres patentes qui en 1687 érigeaient en marquisat la terre de Fourquevaux. Elle ne s'éteignit qu'au XIX^e siècle dans la famille des Termes, -alliée aux Fouché...

Il est remarquable que, malgré cette longue histoire, la postérité de Simon de Pavie ne donne, à aucun moment, les signes de l'appauvrissement si courant dans les cas semblables. Elle le doit d'abord, sans nul doute, aux solides assises que lui avait données son habile et fastueux fondateur.

oOo

La discussion porte en premier lieu sur les origines de la famille. M. FEDOU se demande si -pour une fois- il ne faudrait pas attacher quelque créance à la généalogie que s'attribuait, à la fin du XVII^e siècle, Raimond de Fourquevaux : des coïncidences troublantes de date interdisent de rejeter d'emblée une ascendance Beccaria. Seules, sans doute, pourraient nous éclairer des archives italiennes, comme elles renseigneraient peut-être sur les relations conservées en Lombardie par le "transmontain" Simon. Lui-même et plus encore ses fils ont été en tout cas mêlés -l'auteur aurait pu davantage le souligner- au monde des affaires. Ils en ont épousé la mentalité et en ont combiné les profits avec ceux du "service" et des offices, des bénéfices ecclésiastiques et des terres. C'est le type achevé d'une famille qui mise sur tous les tableaux.

M. GUTTON, qui félicite Mlle Vallouy pour les nombreuses pièces justificatives qu'elle a publiées, aurait souhaité une prise de contact directe des sources toulousaines, utilisées seulement d'après l'ouvrage d'André VIALA, sur le Parlement de Toulouse. Il remarque que Simon vécut en marge du milieu médical de sa ville. Sa lignée paraît bien, en effet, avoir échappé au déclin : en 1687, des "lettres" coûtaient cher ! Et il y avait longtemps qu'en fait elle vivait noblement. Son exemple mérite d'être versé au grand dossier de l'histoire de la noblesse d'Ancien Régime.
